

Qu'est-ce que la perversité polymorphe ? ¹

Charles Melman

(95) Notre question de cet après-midi sera de savoir si nous pouvons dire sur la perversion des choses qui ne soient pas prises dans le dilemme habituel : c'est-à-dire que, ou bien on traite de la perversion d'un point de vue qui lui est externe et ce que l'on dit sur elle, c'est en général une rationalisation, une théorisation qui est toujours, je dirais, faible à l'endroit du pervers – et je crois que nous allons très vite comprendre pourquoi –, ou bien on parle de la perversion avec sympathie et il est clair que dans ce cas-là on se trouve facilement pris dans une sorte de tendance interne à la perversion et qui est le prosélytisme. Alors je crois que ce choix devant lequel on est lorsqu'on veut parler de la perversion c'est-à-dire ou bien une théorisation qui paraît toujours assez plate à l'endroit de cette grande manifestation, de cette grande expression de la sexualité, donc, soit on est pris dans une théorisation qui paraît toujours un peu vaine à l'endroit de celle-ci, qui ne paraît jamais avoir prise sur elle, ou bien donc on est coincé dans ce qui est de s'en faire le propagandiste.

Alors pourquoi est-ce que les textes que nous lisons habituellement, néanmoins, sur la perversion sont, lorsque ce sont des textes théoriques donc, des textes qui ne cherchent pas à sympathiser avec elle ? Pourquoi est-ce que ce sont des textes qui donnent toujours l'impression de rater leur visée, de ne pas être..., d'être sans doute (96) explicatifs, d'être justes et cependant de rater leur visée ?

Eh bien, c'est que le propre de la perversion c'est de venir systématiquement déranger le principe de notre théorisation qui, si vous voulez, prend sa justification, sa légitimité d'être un processus

¹Bruxelles, 18 décembre 1993.

imaginaire et la perversion c'est ce qui vient déranger, vient casser cette limite que l'imaginaire nous impose, que l'imaginaire commande dans notre réflexion. Le propre de la perversité, comme vous le savez, c'est – pour se servir de ce terme qui exprime assez bien son expression dans le cinéma actuel ou dans le roman – c'est d'être hard. Et il est clair que ce qui est hard est ce qui vient crever l'écran de l'imaginaire au profit de ce qu'on pourrait appeler un expressionnisme renouvelé, un expressionnisme réinventé. Alors c'est en tout cas, si vous le voulez, les raisons que je me donne quand j'ai le sentiment que les écrits sur la perversion c'est-à-dire cette grande manifestation, voire cette grande organisatrice de la sexualité humaine, eh bien pourquoi ces écrits sont facilement en deçà ou décevants.

Lorsqu'on se fie au texte princeps – c'est-à-dire les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* –, il est clair que Freud, on voit tout de suite que Freud, pour reprendre mon propos de départ, n'a jamais éprouvé de sympathie pour la perversion, ce n'est pas quelque chose qui l'excite, ce n'est pas quelque chose qui allume son intérêt ; et nous savons bien que dans les cas, les grandes analyses dont il a rendu compte, il n'y en a pas qui soient à proprement parler des cas de perversion et l'article même sur le fétichisme, l'article tardif sur le fétichisme, est, j'aurais envie de dire, est un article quasiment marginal sur le thème, mais ce n'est pas un article central sur le thème de la perversion.

Et je dois dire qu'on comprend pourquoi Freud qui, bon justement, nous avons tous les témoignages que c'était pas de ce côté-là qu'il venait se ranger dans son dispositif intime, eh bien, on comprend pourquoi Freud éprouvait peu de goût pour la perversion, pour les pervers. Eh bien, c'est dans la mesure où le pervers, on peut le dire tout de suite, déjà au départ, est quelqu'un qui échappe à la dialectique, c'est quelqu'un qui manque de bonne foi. Et c'est même plutôt... la bonne foi, c'est important la bonne foi, nous y sommes sensibles ; par exemple, pour qu'on puisse s'adresser à un auditoire, cela suppose un minimum de bonne foi entre les participants, mais il faut rencontrer ce que c'est la mauvaise foi en clinique, et ça existe dans notre expérience la mauvaise foi ; la mauvaise foi, on la range habituellement du côté de l'hystérique, eh bien, par contre-coup, comme d'habitude, pour comprendre ce qu'est la bonne foi ; la bonne foi, eh bien, le pervers étant celui qui met en cause tout appui pris sur la parole donnée, sur la parole dite, sur ce qui autorise une assertion, le pervers venant systématiquement jouer de cela, en montrant combien l'appui pris ordinairement par nos assertions est un appui précaire et qui surtout ne résiste pas au mouvement même du désir car le désir vient, habituellement, lorsqu'il est mené à son terme, démentir nos assertions communes, nos assertions ordinaires... (97) Eh bien donc, le pervers est quelqu'un, c'est là sûrement l'un de ses grands traits, qui fait remarquer qu'il fait défaut ; ce n'est pas seulement qu'il fait défaut mais il provoque, n'est-ce pas, les faiblesses de ce que nous appelons la bonne foi, ce sur quoi nous nous appuyons, la légitimité de notre parole, voire de notre raisonnement – ça le fait beaucoup rire notre raisonnement, un pervers, ou alors s'il veut s'en servir c'est évidemment à ses fins.

Ce qui veut dire qu'il n'y a pas de dialogue avec un pervers, voilà. Alors, ça c'est déjà un problème, c'est déjà ennuyeux sauf lorsqu'il est lui-même divisé à l'endroit de sa perversion, ce qui n'est pas toujours le cas. Comme d'ordinaire, c'est lorsqu'il est entièrement capté par elle – je veux dire, sans division dans son rapport à elle – et dans ce cas-là, c'est-à-dire s'il n'a pas de recul par rapport à sa perversion, eh bien le dialogue ne peut s'établir, le dialogue qui suppose, qui prête à autrui, au semblable, d'être un sujet lui-même respectueux des lois de la parole, et donc du pacte de la parole, de la bonne foi qu'implique toute parole. Donc, je suppose que c'est parce que le pervers se montrait éminemment rétif à l'entreprise thérapeutique de

Freud, dont vous savez qu'elle est fondée sur le respect justement de la bonne foi, de la parole dite, et du poids de la parole, n'est-ce pas, et lorsqu'il avait affaire à une hystérique, qui elle aussi savait, je dirais, le mettre en défaut de ce côté, eh bien, Freud se montrait désarmé, et à partir de ce moment-là que faire, que dire, n'est-ce pas. Donc, je suppose, je prête à Freud son manque de sympathie pour le pervers du fait qu'il éprouvait n'avoir que peu de pouvoir sur eux, qu'en tout cas le dialogue ordinairement avec un pervers non seulement n'est pas possible, mais est toujours détourné à son profit et cela dans un mouvement que tout à l'heure nous essayerons de préciser parce que je crois qu'il a son intérêt.

Alors, si nous suivons Freud dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, je veux dire, le travail où il établit premièrement, aujourd'hui ça ne nous surprend plus, premièrement qu'il y a une sexualité infantile, vous savez qu'à l'époque, en 1905, ça paraissait extrêmement monstrueux de supposer que nos petits anges avaient une sexualité ; premièrement, qu'il y a une sexualité infantile et deuxièmement, que cette sexualité est, comme il le dit, perverse – perverse, c'est-à-dire qui se distingue de la sexualité génitale par son objet et par son but –, ce sont là les deux grands traits qui lui permettent de distinguer la perversion et l'organisation génitale. Et c'est une perversité polymorphe, autrement dit concernant les divers orifices du corps sans élection forcément fixée, sans élection particulière.

Et vous savez qu'il va développer une théorie qui est assez injurieuse, à vrai dire, à l'endroit du pervers justement puisqu'il va nous dire que lorsqu'à l'état adulte se produisent des manifestations de perversion, eh bien, elles seront le témoignage d'une sexualité restée à des stades demeurés, à des stades infantiles, n'est-ce pas, je veux dire une sexualité qui pour des raisons diverses a refusé le primat de la génitalité, qui est donc restée en cours de route, qui s'est, là, arrêtée.

(98) Il est très libéral à l'endroit des pervers, je veux dire, il souligne combien la sexualité dite normale – ce qu'il met entre guillemets – prend elle-même appui sur des préliminaires qui sont eux-même pervers ; mais dit-il, ces préliminaires pervers se trouvent en quelque sorte anoblis, se trouvent justifiés, excusés par le fait qu'ils sont au service de la génitalité, c'est-à-dire de ce qui se distingue là par la collusion heureuse du but et de l'objet, l'objet étant hétérosexuel et le but étant la pratique sexuelle strictement délimitée, strictement repérée dans son organisation anatomique.

Donc, vous voyez, la perversité là pour Freud comme étant un arrêt du développement. Bien. Cela donne d'ailleurs à ce texte un caractère qui est à la fois plaisant, ce qui est toujours la démarche très libérale de Freud, mais en même temps un aspect un peu déplaisant puisque toutes les déviations de la sexualité seront forcément prises, je dirais par rapport à une aune, par rapport au modèle, par rapport à la norme de ce qui serait une sexualité accomplie, une sexualité normale, et donc, c'est sans doute pour la première fois dans son oeuvre, je dirais, qu'on a ce qui fonctionnerait comme étant une fin, une finalité dûment précisée par rapport à laquelle, eh bien, viendrait s'organiser, se repérer toutes les déviations.

Donc notons ce qui fait peut-être aujourd'hui pour nous, la lecture de ces *Trois essais* qui n'est sûrement pas le meilleur de ses livres, de ses travaux, pourquoi ça donne à cette lecture grâce à lui d'ailleurs, grâce à Freud lui-même, ça donne à cette lecture, un aspect éminemment daté, daté du début du siècle, et le siècle a changé, a bougé justement grâce en grande partie, nous le savons, grâce à Freud. Mais alors, nous, qu'est-ce qui..., en quoi la perversité polymorphe de

l'enfant est-elle susceptible de nous apprendre, et en quoi elle continue de nous intéresser et en quoi elle peut continuer de nous faire avancer dans notre réflexion sur le jeu propre à la sexualité ? Eh bien, d'abord, c'est vrai, elle est polymorphe par aucune élection d'un organe anatomique, d'un orifice du corps particulier, ni non plus d'une tendance, ni d'un but, ni d'une pulsion particulière ; elle présente donc une espèce de labilité, ce jeu de possibilités, alors que, comme nous le savons, chez le pervers adulte, c'est-à-dire la puberté passée, eh bien, la perversité est en général, le plus souvent, extrêmement fixée et limitée ; elle est restreinte aussi bien dans le choix de son objet que dans la réalisation de la pulsion et elle obéit, comme nous le savons, en général, à un scénario qui peut lui-même être extrêmement fixe.

Alors donc, si vous le voulez, première interrogation pour nous : s'il est vrai qu'il y a cette perversité polymorphe chez l'enfant, qu'y a-t-il, et que se passe-t-il pour que chez un adulte, eh bien là, elle soit ainsi monoïdéique ? Il n'y a pas de plus monoïdéique, en général, qu'un pervers. A cet égard, s'il se montre un esprit frondeur et libre, c'est une liberté qui néanmoins est strictement bridée par cette électivité dont je parle à l'instant.

Alors nous, nous pouvons comprendre premièrement ce qu'il en est de cette perversité chez l'enfant et pourquoi elle est polymorphe. Nous pouvons le comprendre (99) et ceci va sans doute nous servir d'une façon que je trouve intéressante pour piger ce qui se passe pour l'adulte. Pourquoi nous pouvons le comprendre, eh bien, nous savons que chez un enfant, c'est normalement à l'âge de 18 mois que se met en place pour lui ce que nous appelons le fantasme. Le fantasme, je vous en rappelle – et c'est là que nous pouvons saisir une fois encore l'opportunité des formulations et des mathèmes que Lacan nous a légués à titre d'héritage, car c'est bien ce qui constitue le vrai héritage qu'il a laissé à chacun qui veut bien s'en servir – « $\$ \diamond a$ ». C'est à l'âge de un an à dix-huit mois que pour un enfant ça se met en place, c'est-à-dire, que c'est le moment où les enfants sont d'une intelligence particulière, c'est aussi le moment où ordinairement, habituellement ils ont l'accès, accès au langage. Ça semble aller de pair.

Eveil donc de l'intelligence et érotisation des fonctions organiques : voilà que l'enfant sort du champ du besoin pour accéder pleinement à ce que, bien entendu, il percevait déjà chez sa mère. Bien entendu. Mais, en tout cas, voilà qu'il y a maintenant, je dirais entrée pleine dans ce monde, érotisation des fonctions du besoin et dès lors, comme vous le savez, complication habituelle des fonctions aussi bien de nourrissage que de la propreté ; complication légitime puisque voilà que sur ces fonctions simples, élémentaires vient se greffer une dialectique inattendue, surprenante. Et qui fait que le refus, que la rétention, eh bien, sont des éléments, je dirais, partie prise, partie prenante de cette dialectique.

Donc, mise en place pour l'enfant de l'objet petit a, c'est-à-dire que cet objet qui va sans doute – ce qui rend compte de la primauté de l'analité dans ce qui va être ensuite tout le développement ultérieur de la vie psychique et de la vie sexuelle, eh, bien, le fait que ce n'est jamais tant qu'avec l'objet anal que cette perception d'une partie du corps détachable, séparable, douée d'un prix, d'une valeur particulière venant donc mêler le caractère exceptionnel de ce prix à ce qu'il en est du dégoût, ce qui fait que c'est un objet immonde.

Eh bien, c'est vraisemblablement, parce que c'est beaucoup plus qu'au niveau de la zone orale même, cette aperception, bien évidemment, est plus délicate, mais c'est évidemment sur le plan anal, pour des raisons imaginaires, que cette aperception est la plus aisée, plus évidente ; et

comme nous le savons, les mères participent pleinement de ce jeu, de ce mouvement. Eh bien, c'est à partir de ce moment que l'enfant a donc un rapport privilégié avec ce dit objet, cet objet, cet objet immonde ; et nous pouvons, bien entendu, ici évoquer ce que Freud souligne à propos du *Fort-da*, la possibilité pour lui, ledit objet de jouer à sa disparition-réapparition. Avec l'intérêt et l'investissement attachés aux deux phases du processus, la perte et les retrouvailles. Et à ce moment, à cette époque de sa vie, aucune élection particulière, même si c'est l'objet anal qui, je puis dire, qui est prototypique de l'affaire, il n'y a pas d'élection particulière quant à l'orifice, ni non plus quant à la pulsion. Donc, je crois que nous pouvons comprendre pourquoi il s'agit d'une perversité qui (100)effectivement là n'a aucune raison de ne pas être polymorphe.

Mais, je crois que nous pouvons faire une remarque supplémentaire et introductrice de la suite. C'est que, alors ça va peut-être vous paraître un peu neuf, je n'en sais rien, mais c'est que dans le rapport privilégié de l'enfant à cet objet a, et son propre sexe au titre de pénis réel pour le garçon vient évidemment fonctionner dans le champ des objets petit a, eh bien, c'est que sa jouissance là, la jouissance de l'enfant – jouissance sexuelle quel que soit ledit objet, nous pouvons la traiter de sexuelle puisqu'elle est mise en place par le fantasme – eh bien, cette jouissance elle n'est pas du semblant.

Elle n'est pas du semblant puisque ce n'est pas d'un représentant qu'il se satisfait, qu'il se contente mais il s'autorise l'accès à cet objet même. C'est donc une jouissance qui n'est pas du semblant. Et c'est ce qui nous explique sûrement aussi cette phase de mauvais caractère chez l'enfant où il perçoit que c'est néanmoins au semblant qu'on l'invite, qu'on veut le contraindre alors que ce qu'il réclame, ce après quoi il gueule, ce après quoi il pleure, eh bien, c'est cet objet dont on perçoit bien que toute l'éducation, ce qu'on appelle l'éducation consiste à vouloir le priver sinon ça reste un petit salopaud, ça reste un petit dégoûtant.

Donc intérêt pour nous de noter ce point pour la raison suivante. C'est vrai qu'il faut parler, comme l'a fait le poète du vert paradis des amours enfantines dont nous savons qu'elles peuvent aller fort loin y compris jusqu'à la pénétration sexuelle ; et ce qualificatif donné par le poète paraît juste cliniquement car c'est vrai que la sexualité infantile laissera ainsi le souvenir d'une forme de paradis, à condition que les adultes ne viennent pas trop s'en mêler et, en général, ils ont à cet égard justement, une certaine – le plus souvent, pas toujours – une certaine discrétion, ils préfèrent ignorer, ne pas voir, fermer les yeux, etc. Ce n'est sans doute pas plus mal... Et nous avons de cela un témoignage qui va se produire de façon dramatique à une époque, à un âge où bizarrement – ce phénomène ne semble pas avoir été noté comme tel et vous me direz tout à l'heure, si vous voulez bien, si vous avez vous pu voir des auteurs qui ont noté cela –, eh bien l'un des éléments de la crise de l'adolescence est assurément constitué par la déception, la déception d'avoir à constater que cet accès à la génitalité qui peuplait leurs fantasmes et leurs rêves avec cette violence, avec cette virulence, avec cette intensité, etc, eh bien que la réalisation de ladite sexualité est éminemment en défaut dans ce qu'il en est de sa qualité, est en défaut par rapport à ce souvenir, à ce bain dans lequel l'enfance les avaient mis, c'est-à-dire qu'il y a un hiatus entre la sexualité de l'enfant et celle de celui qui accède à la génitalité dans la mesure où, à partir de ce moment, eh bien, il rentre premièrement dans le registre du semblant et deuxièmement, il perçoit même si ça n'est pas formulé – il faut l'analyse pour le formuler – que la jouissance dès lors devient une jouissance d'organe, que c'est l'organe qui jouit.

(101)Et que c'est quasiment une jouissance, comment dirais-je, faite pour l'Autre ; le grand Autre, c'est pour lui qu'il s'agit de renoncer ainsi et d'obéir, de prendre comme devoir ce type de

jouissance ; sauf évidemment à maintenir la perversion encore qu'il importerait pour nous de savoir si cette perversion s'est entièrement mise en place dans l'enfance, ce qui est souvent le cas – et nous donne à réfléchir sur la richesse des mécanismes psychiques de cette époque : par exemple, nous savons qu'une homosexualité se met en place dès l'enfance, c'est-à-dire que ce n'est pas un choix fait à la puberté.

Donc, la puberté peut constituer le moment où le jeune peut avoir la surprise de découvrir, de se découvrir homosexuel et donc c'est un choix, c'est un choix donc entériné avec le fantasme dès l'enfance, dès ces dix-huit mois, le choix de l'objet et la pulsion ou la tendance, comme on voudra.

Alors, je crois que ce fait mérite d'être souligné, car justement ce que le pervers adulte, en quelque sorte, opposera évidemment à notre dialectique, à notre fameuse dialectique, eh bien, ce qui à ses yeux la rend dérisoire, c'est qu'il perçoit très bien ce caractère de facticité alors qu'il se présentera comme ayant lui accès à une jouissance qui peut concerner le sexe mais là considéré comme réel et qui serait le privilège à lui donner une jouissance d'une autre qualité que celle du névrosé ou du normal.

En cours de route, je crois que nous avons un autre point à considérer, à reprendre et qui est la question du fétiche, la question du fétiche et, dans la mesure où la fixation à un fétiche représenterait une *Verleugnung* de la castration, et dans ce travail de Freud sur les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* – vous voyez la prudence du titre de Freud, hein !, des essais, il ne dit pas sur la sexualité, il dit sur la théorie de la sexualité, voyez comment, comment, c'est quelqu'un qui était honnête et prudent dans ses démarches – alors dans cette démarche, il est dit souvent que la fixation, la détermination à une perversion, à ce que j'évoquais à l'instant, sa fixation par le fantasme est volontiers commandée par le refus de la castration féminine par la constatation donc que la femme n'aurait pas de sexe, l'impossibilité d'admettre pour l'enfant cette notion et le démenti qu'il va donc donner à sa perception, appuyant ce démenti par la fixation donc sur un objet, un fétiche détaché du corps, mais prenant valeur d'objet sexuel.

Alors à cet endroit-là, je crois que plusieurs remarques nous sont possibles.

La première serait de dire ceci : une femme ne l'a pas mais ce phallus, elle n'en est pas dépourvue pour autant puisque ce phallus, elle en est la représentante, ce qu'on abrège abusivement en disant : « Elle l'est », « elle en relève du côté de la catégorie de l'être ».

Ce qui fait que, dans la mesure où le phallus se conceptualise par l'être unaire c'est-à-dire que c'est lui qui pour nous favorise cette élection du trait *un* et du *un* (102)trait, *einziger Zug*, eh bien, dans la mesure où une femme a ce rapport le plus intime au phallus, il est tout à fait légitime que l'enfant, dans sa recherche, eh bien, soit là à se demander où est le trait *un* qui à l'image de ce qui se passe, passerait pour le mâle, le trait *un* représentant de ce phallicisme, c'est-à-dire de sa féminité... ou de sa virilité, comme on voudra. Mais en tout cas, il est inévitable que le postulat d'un trait *un* spécifique de l'image féminine, de l'imgo féminine et venant, si je puis dire, marquer cette appartenance au registre phallique, il est inévitable, si je puis dire, que l'enfant ait la certitude que ce trait *un* existe, qu'il doit être quelque part et que cette fixation puisse se faire sur une partie proche du corps mais qui en est détachable, à l'image, justement de ce fameux pénis dont le petit garçon qui est passé par la castration sait bien que c'est une partie qui est détachable, eh bien, il saisit, et parfaitement, de quelle façon, n'est-ce pas,

je dirais par symétrie imaginaire, il vient constituer un objet équivalent, ayant même valence que l'objet équivalent chez la femme ; alors on dira à juste titre : oui, mais c'est une conception homosexuée de la féminité, c'est vouloir en quelque sorte lui accrocher quelque chose qui serait comme l'équivalent d'un pénis. Autrement dit, n'est-ce pas encore un refus de la castration ?

Question fort légitime et fort pertinente, quitte à remarquer quand même ceci : c'est que l'objet fétiche joue justement dans la sexualité ordinaire un rôle culturellement admis, je veux dire, notre culture valorise, accorde par exemple à la lingerie féminine, lui accorde sans difficulté des privilèges que l'on peut appeler fétichistes. Le fétichisme fait aussi partie sûrement – d'ailleurs, je me demande si Freud ne le dit pas ailleurs explicitement – de ce que l'on peut appeler de l'ordre de la sexualité ordinaire. Je lisais je ne sais plus où, il paraît qu'il y a au Japon, vous avez peut-être lu ça, des distributeurs de culottes de petites filles usagées, je ne sais pas si vous avez lu ça. C'est superbe, c'est une grande invention du siècle, l'automatisme, mais ce ne serait, si c'est vrai cette histoire, ce ne serait là encore que le rappel de combien le fétichisme est quelque chose qui est socialement, culturellement, parfaitement admis. Sans doute parce que n'y-a-t-il pas à son égard de refoulement majeur.

Mais ce n'est pas tout, ce n'est pas tout et en effet, il y a dans cette conception quelque chose qui ne va pas quand même, qui ne va pas tout à fait. Pourquoi ? Eh bien, parce que l'on dit couramment : « Mais oui, le petit garçon, il l'a et la femme est castrée parce qu'elle ne l'a pas ». Alors que nous savons – en passant par la formalisation que Lacan nous donne – que la castration elle est pour le petit garçon, c'est lui qui est castré et ça va jusqu'au point où, vous savez, Lacan dessine l'image du mâle avec ce pointillé autour du sexe. Cette image, nous dit-il, n'étant pas narcissiquement investie – car c'est vrai : pourquoi une image est-elle narcissiquement investie ? – eh bien, pour ça, il faut que l'objet, si je puis dire, l'ait abandonné pour venir, en quelque sorte, ladite image la soutenir à distance. Et puis pour qu'une image soit narcissiquement investie, il faut un regard par exemple, quelque part... il faut qu'il y ait un œil accroché quelque part, qui puisse venir soutenir ou se réjouir (103) de cette image. Donc vous savez Lacan, l'image du mâle, il fait ce pointillé autour du sexe.

Et si néanmoins le pénis est là bien réel, ce dont il devient là le témoignage, ça n'est pas du fait que le petit mâle n'est pas castré mais c'est bien au contraire du fait qu'il est castré, qu'il est passé par la castration et si la présence du pénis vaut comme Réel – non pas comme Imaginaire, puisque dans le champ de l'imaginaire l'investissement narcissique supposerait que le pénis soit absent – mais que donc le pénis réel ne vaut que comme trait réel d'une castration, un trait de virilité lié à la castration, je veux dire, il faut être passé par la castration pour avoir un trait de virilité, ça peut être la moustache, ce que vous voulez.

Ce qui fait donc que ce qui se passe dans la perception de l'anatomie féminine, ce serait bien plutôt qu'elle n'est pas passée par la castration et donc manque de ce trait de virilité ; que ce qui lui manque, c'est la castration.

Il y a là... – je me permets ce petit parcours pour que nous sortions si vous voulez de cet espèce de simplicité, comment dire, de cette immédiateté –, la petite fille est castrée, le petit garçon n'est pas castré... c'est l'inverse ; si on veut comprendre quelque chose à cette affaire, c'est l'inverse. C'est parce que la petite fille n'est pas castrée et donc dès lors pose au garçon, et sans doute à elle-même, l'angoissante question d'un manque dans l'Autre. Pourquoi ? Eh bien, parce que s'il y a castration dans l'Autre, ce manque, en quelque sorte, est corrigé. Par quoi ? D'abord

par le sens et puis par l'image phallique ; donc c'est un Autre, comment dirais-je, qui est tamponné, qui est corrigé, qui est rectifié par l'opération de la castration. On sait ce qu'il veut dire. On sait ce qu'il signifie.

Il y a une *Bedeutung* et la *Bedeudung*, c'est le phallus. Et Lacan dit que c'est un pléonasme de dire *Die Bedeutung des Phallus* parce que *Phallus* et *Bedeutung* c'est la même chose.

Donc par l'intermédiaire, par l'opération de la castration, je dirais, le manque dans l'Autre, le manque, ne serait-ce que de réponse à ce qu'il nous veut, que de réponse à ce qu'il nous demande, eh bien, ce manque-là est parfaitement amorti, tamponné, résolu.

Mais, s'il n'y a pas de castration dans l'Autre, à ce moment-là, comme vous savez, se pose avec angoisse la question de ce qu'il veut, la question de ce qu'il demande ; et l'angoisse, ce n'est rien d'autre que la présence de cette demande de l'Autre, comme nous le dit Lacan. Ce qui explique maintenant par ce détour la sympathie que nous avons pour le fétichisme, sympathie générale ; je veux dire combien le fétiche, les uns et les autres, ça nous convient bien puisque ça vient constituer effectivement une femme sur un modèle symétrique n'est-ce pas, du modèle du mâle ; autrement dit, le fait qu'il y aurait une partie détachable de son corps, n'est-ce pas, qui serait sexuellement investie de la même façon que peut l'être (104) le pénis. Mais comme vous le voyez, non pas à entendre maintenant comme déni *Verleugnung* de la castration, mais plutôt à entendre comme *Verleugnung* comme déni du manque dans l'Autre, comme déni du fait que le grand Autre, il n'a rien a priori pour nous combler, ni pour répondre à notre demande et d'ailleurs si nous demandons c'est précisément parce qu'il y a manque chez lui.

Voilà donc, si vous voulez, en cours de route la démarche que nous pouvons faire à propos du fétichisme et qui, je crois, nous remet un petit peu d'aplomb concernant ce problème de la castration pour ne pas nous en servir, nous servir de ce terme avec cette espèce de cette pseudo-évidence. Au point où nous en sommes, nous pouvons maintenant, je crois faire au moins deux choses.

La première consiste à revenir sur la question du fantasme. Et la seconde, c'est nous demander ceci : après tout, est-ce qu'il n'y aurait pas d'autres perversions, si nous définissons ce qu'il en serait d'une structure propre à la perversion, est-ce qu'il n'y aurait pas d'autres perversions que celles qui sont classiquement repérées ? Est-ce qu'il y en a pas d'autres par hasard ? Ça, ce serait chic, hein, une heureuse invention. Alors, on va voir. On va voir si nous trouvons quelque chose.

Pourquoi, d'abord, la structure du fantasme ? Eh bien, parce que si nous lui accordons un peu d'attention, « a », nous voyons bien que ce qui détermine la perversion va être le privilège accordé soit à l'objet petit a, soit à la barre, la barre sur le S, et donc effectivement, que c'est bien d'une sorte, je ne dirais pas de malfaçon, mais d'une autre façon, d'une autre prise du sujet par le fantasme que la perversion se met en place.

Pourquoi je dis d'une autre prise par le sujet ? Prise du sujet par le fantasme parce que dans la perversion, ce qui le caractérise ordinairement, ce sujet, c'est qu'il est aboli. C'est ce que je vous disais tout à l'heure : il est rare que chez un sujet, il y ait division par rapport à sa perversion ; et le sujet, c'est ce qui est éminemment divisé. En clinique, ce que vous rencontrez constamment comme difficulté c'est lorsque vous avez affaire à des patients qui à l'endroit de ce qu'ils disent,

n'éprouvent aucune division, ils ne s'entendent pas parler, ils parlent, ils parlent mais il est impossible de leur faire entendre ce qu'ils disent, je veux dire que par rapport à ce qu'ils disent, ils sont entièrement captifs de ce dire et n'ont à son égard, aucun retrait, aucune extériorité, c'est-à-dire, que leur dire – et c'est un problème technique très particulier en plus – les abolit complètement en tant que sujet.

Il faudrait... , puisque je suis en Belgique, alors que je suis chez vous, je puis parler plus facilement de cas cliniques. Je me souviens très bien d'un patient qui était ainsi complètement, je dirais absorbé par un propos qui était un propos d'une plainte permanente le concernant. Il ne comprenait rien, il était nul, il n'avait jamais rien fait, il ne pourra jamais rien faire, c'était un incapable, il venait toujours quêter quelques notions dont il pourrait faire son profit. Concept, il ne savait pas ce que c'était ; et(105) cette plainte jurait complètement à la fois avec son exercice professionnel, et dans la branche dans laquelle il était, il se montrait parfait ; avec sa vie familiale, qui était une vie ordinaire banale, mais enfin supposée heureuse ; alors, oui, oui bien sûr, il avait une femme, des enfants mais il ne pouvait pas séduire des femmes. Ce qui n'était même pas vrai non plus d'ailleurs car il avait des aventures, des liaisons, mais non, non, ça ne comptait pas, non, non. Et son propos était ainsi entièrement captif, n'est-ce pas, de cette plainte ; et lui qui travaillait, je dirais, dans un secteur culturel, un secteur de communications et de médias où entendre ce qui se dit, eh bien, était professionnellement nécessaire, et bien indispensable, son propre propos, jamais il ne l'entendait. Ce qu'il disait, c'était, il était toujours dans l'être ; son être c'était ceci ; ce qu'il disait n'était jamais un dire, non, non, c'était son être qui ne valait rien.

Pourquoi je vous raconte ça ? Vous allez voir comment c'est noué avec ce que je vous raconte concernant le fantasme et ce que je vous incite à remarquer, c'est-à-dire de quelle manière la perversion s'organise autour du privilège accordé soit à l'objet petit a, soit à la barre et aboutit de toute façon à l'éclipse du sujet, à l'éclipse non pas à entendre en tant que le sujet vient dans le réel mais, je dirais, à sa disparition. Pas de sujet. Rien que l'agencement grammatical de la pulsion. Et le sujet d'un propos pervers, ce qui n'est pas la même chose que le , ce que j'appellais tout à l'heure le sujet prosélyte. Eh bien, parce que dans le cas que je viens de vous rapporter à l'instant, qu'est-ce que ce patient avait privilégié ? Dans sa mémoire, il avait un épisode très vif, très présent où l'intervention paternelle pour le séparer de sa mère qui voulait en faire une petite fille, qui l'habillait en petite fille, lui teignait les cheveux en blond, qui les lui coiffait comme une petite fille, qui l'avait présenté à des concours de beauté, eh bien, l'intervention du père, il s'en souvient comme quelque chose qui a été un événement traumatique, qu'il a d'ailleurs entériné puisque dans sa destinée, c'est devenu un hétérosexuel, je dirais, dépressif ; en tout cas, ça fonctionne comme ça.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a privilégié dans son truc, il a privilégié le traumatisme, le coup de barre, la barre qui figure sur le S et c'est ainsi que dans son propos, comme sujet il est absent et ne peut se faire entendre que la plainte originée par ce coup et le mettant dans une situation quasiment équivalente à ce qui serait une névrose traumatique. Et tout à l'heure, je vous dirai un mot, si j'y arrive sur la névrose traumatique. Voilà ce qui s'est passé. Et ça vous amusera peut-être de connaître la fin de l'histoire, puisque quand on aborde la question du fantasme, c'est toujours le problème de la fin de l'histoire qui s'y pose, je veux dire, de savoir ce qui se passe après. Eh bien, la fin de l'histoire, c'est qu'à une séance où j'étais particulièrement excédé et où je me suis montré tout à fait désagréable vis-à-vis de lui en lui faisant remarquer que, là, au poste qu'il occupait dans cette entreprise de communication, eh bien, il savait bigrement bien entendre ce

qui se disait, mais son propos rien à faire, ça, il ne voulait pas l'entendre et il s'était même jamais encore aperçu que sur le divan, ce qu'il faisait c'était de parler et puis donc qu'il y avait à écouter ce (106)qu'il disait. Bon.

Et à la suite de cette agression de ma part, alors, une séance où il me menace de partir, alors évidemment, c'était très bien, c'était très normal. Il menace de partir, et puis sur le pas de la porte, il revient et il me demande s'il pourrait avoir une demi-heure plus tard une séance supplémentaire. Bon. Ce n'est pas une mauvaise idée. Je le revois une heure après. Et crise de larmes pour reconnaître enfin combien il jouait sa vie comme châtré pour justement ne pas être castré, c'est-à-dire comment il faisait le type infirme, il jouait à l'infirmes, au pseudo-débile..., et ça peut vous éclairer, si tant est que vous ayez besoin d'être éclairés là-dessus, sur ce que sont les pseudo-débiles, et pourquoi les mères aiment tellement avoir un petit débile à la maison, là, bien tranquille, eh bien, pour justement, si un enfant est châtré, eh bien, il ne peut pas être castré ; il échappe à la castration symbolique, hein ? Un infirmes, vous ne pouvez pas... Et donc parfaite perception par lui de ce qui était la comédie de son existence c'est-à-dire le besoin de se présenter, de se vivre comme un pseudo-débile pour se mettre à l'abri de la castration, c'est-à-dire que le privilège accordé par lui dans le fantasme, n'est-ce pas, au côté traumatique, à la barre, au côté traumatique de l'intervention paternelle.

Alors si nous retenons donc cette double possibilité qu'offre le fantasme, le privilège accordé soit à l'objet petit a, soit à la barre sur le S, ce privilège, c'est-à-dire cette valorisation ayant pour effet, du même coup, d'abolir, d'obturer ce qu'il en est du sujet, je crois que plusieurs éléments propres à la perversion se mettent soudain en place, que nous les saisissons bien. Le caractère *un* d'une perversion adulte qui autrement reste incompréhensible et qui tient justement au caractère *un* de ladite barre ; autrement vous ne pouvez pas comprendre pourquoi une perversion est aussi élective. Ca, c'est déjà quelque chose.

Comprendre pourquoi le sadisme et aussi bien le masochisme – même si Lacan a pu témoigner qu'ils n'étaient aucunement réversibles ou symétriques –, pourquoi ils constituent des perversions, je veux dire pourquoi ça peut faire jouir de recevoir des coups et puis le privilège sinon du coup, le privilège accordé à l'objet petit a et donc à une jouissance qui n'est plus du semblant.

Je suis allé récemment, il y avait à Paris, je crois que ça se termine là, une exposition d'enfants, ça s'appelait « Les enfants de la Perestroïka », c'étaient deux cents dessins d'enfants russes, qui étaient à la fois des enfants de Moscou, des enfants de Tchernobyl et puis des enfants arméniens qui avaient connu le tremblement de terre ; et donc leurs pys les avaient fait dessiner pour essayer, comme ça, de les amener à exprimer, à articuler, à dialectiser un petit peu ce qu'ils vivaient et il y avait donc, il y a donc cette exposition de dessins à Paris. Puis, les organisateurs m'avaient demandé ainsi qu'à quelques autres de faire un topo, un laïus et l'auditoire était composé essentiellement de pys russes venus de Russie.

(107)Et je leur ai fait un topo qui s'appelait « Déontologie du traumatisme ». Déontologie du traumatisme : déjà, ça ne sent pas bon, ça. Et alors il est évident qu'il y avait là un auditoire très endeuillé par tout ce que ces gosses ont pu recevoir comme malheurs et puis un auditoire français très sympathique. Devant un traumatisme, qu'est-ce que vous pouvez faire d'autre que de sympathiser, que dire : « Oui, bien sûr ». Devant un enfant de Tchernobyl, ce n'est pas très, pas tellement gai.

Les enfants de Moscou, les dessins étaient plutôt toniques. Celui qui avait été choisi pour servir d'affiche, représentait une église russe avec de jolis clochetons, une église orthodoxe, etc., puis de belles bagnoles qui passaient devant, hein. Alors c'était pour illustrer la Perestroïka, ce n'était pas idiot.

Eh bien, ce que je leur ai raconté, j'y suis allé tellement doucement, j'avais la trouille, je me suis dit que j'allais me faire lyncher, mais je leur ai rappelé que le propre du traumatisme, l'ennui avec le traumatisme, ce qui est désespérant avec le traumatisme, c'est qu'on l'aime. C'est ça. Et qu'on aime du même coup aussi bien celui qui tient le bâton, ça a été dit il y a déjà tellement longtemps, seulement..., je veux dire par Freud dans son *On bat un enfant* et puis lorsqu'il aboutit avec sa pulsion de mort. Ça a quand même un rapport étroit la pulsion de mort avec notre amour pour le traumatisme.

Donc j'y suis pas allé à la sympathie avec eux, j'y suis allé, comme ça, à leur dire que hélas, le traumatisme on l'aime, et non seulement on l'aime, mais on l'aime tellement qu'après on ne peut plus répéter dans ses fantasmes, on ne peut plus répéter que ça, on ne pense plus qu'à ça. Et tous ceux qui ont soigné des militaires, le savent ; les militaires qui ont été à la guerre, qui ont été au front le savent, que toute la vie libidinale ou laborieuse est entièrement balayée par l'attachement au trauma ; il n'y a plus que ça qui occupe la vie psychique.

Puis, je leur dis : le traumatisme, ça a aussi un énorme avantage parce que quand vous êtes sujet du désir, vous êtes un sujet débiteur, vous êtes toujours en dette ; ce n'est pas agréable d'être toujours en dette, comme ça, on a beau toujours payer, payer, payer, on paie tout le temps et puis cependant on a toujours une dette, il y a toujours un truc, hein, je vous renvoie à l'homme aux rats, il y a toujours un truc qu'on n'arrive pas à payer, dont on n'arrive pas à s'acquitter.

Ce serait tellement bien d'être quitte avec le grand Autre, de savoir que vraiment on est à jour, que la balance des comptes est nette, comme les comptes d'entreprises, là, c'est stupéfiant, si on pouvait faire comme ça. Eh bien, le sujet, le type qui a été victime d'un traumatisme, ce qui est merveilleux, c'est qu'il devient créancier, ça, c'est drôlement bien de devenir un créancier, il n'est plus débiteur. C'est à lui maintenant que l'on doit. Et mon patient était de ce type, je veux dire, c'est pourquoi je me disais que ça s'apparentait à une névrose traumatique, (108) c'est-à-dire qu'il était clair que dans sa relation à son analyste, son analyste lui devait quelque chose, son analyste était en dette vis-à-vis de lui. Comment je le laissais dans un état aussi misérable. Et c'est pourquoi je voyais ses venues chez moi, je ressentais chaque fois comme un moment, un moment un peu dur, un peu pesant pour moi, je veux dire cette espèce de sentiment d'aspiration intense et douloureuse : je lui devais quelque chose, il lui était dû quelque chose. Alors que comme il a pu enfin s'apercevoir lui-même, c'était bien lui qui ne s'était pas acquitté de la dette qui convenait.

Mais donc pour rester autour de la question du fantasme, la perversion, c'est une façon de tourner autrement, vous savez qu'étymologiquement, perversion ça a voulu dire..., d'abord en latin, ça se disait *pureversion*, mais on n'a pas pu garder pure, vous vous en doutez bien, ça voulait dire altération, falsification d'un texte, c'est amusant, c'était prendre un texte sens dessus dessous ; et ça n'est que plus tard que ça a signifié faute morale et la sagesse de la langue est toujours merveilleuse, car c'est vrai que la perversion, c'est une façon de lire un texte, celui de l'écriture du fantasme en le falsifiant, pas comme il faut.

Donc, ça nous explique beaucoup de choses et ça nous explique évidemment pourquoi la perversion a ce rapport intime avec notre vie sexuelle ordinaire que l'on soit pervers ou pas. Et peut-être bien donc si Freud met légitimement l'accent sur les préliminaires sexuels comme étant eux marqués par la perversion, ce serait pour faire remarquer combien lesdits préliminaires aboutissent normalement, si je puis dire à une réalisation qui vient en quelque sorte témoigner justement de la chute, du renoncement à l'objet petit a.

Tout se passerait dans notre scénario sexuel comme s'il y avait d'abord en quelque sorte, cheminement, tentative de saisie de l'objet pour conclure par un mouvement..., je témoignerais du fait que ledit objet sera, il y est renoncé et que se substitue à lui ce semblant de jouissance qu'est la jouissance sexuelle et qui comme je le rappelle n'est plus jouissance du corps mais est jouissance d'organe. Et c'est bien pourquoi Lacan a pu dire que la jouissance était hors-corps, la jouissance sexuelle.

Alors, il y aurait là-dedans de nombreuses perversions qu'il faudrait très soigneusement et délicatement isoler et reprendre, mais ce n'est pas le propos de cet après-midi et je pense en particulier à l'exhibitionnisme qui mériterait une étude à lui tout seul. Mais il ne ferait qu'enrichir ce que je viens de vous dire à propos de la place centrale du fantasme, dans la mise en place bien sûr de notre sexualité et son intimité avec la perversion.

Alors si c'est exact, notre deuxième question : est-ce qu'il y aurait des perversions jusqu'ici non aperçues, pas distinguées comme telles..., et avec le regret que nous ne l'ayons pas su plus tôt ? On aurait pu là en profiter davantage quand (109)même. Alors là il y en a trois que je vous proposerais, comme ça, à titre de réflexion ou de méditation. Il y en a une dont j'ai déjà esquissé les contours, c'est la névrose traumatique, enfin je la laisse pour le moment. Il y en a une que je prendrais et qui va vous paraître alors inattendue celle-là au moins, là je vais faire surprise et refus. Eh bien, je dirais, c'est une forme de perversion qui est liée à l'enseignement. C'est-à-dire une façon d'investir l'enseignement comme s'il s'agissait de faire entrer dans ce corps, un savoir valant comme maître ; autrement dit de faire tenir ce corps par le bâton d'un savoir-maître.

Dans les quatre discours, c'est S_2 qui vient à la place de S_1 . Et tout l'érotisme – qui aussi bien de la part de l'enseignant que de l'enseigné – vient s'organiser autour de cette effraction du corps par la fêrle du savoir. Moi, comme tout le monde, j'ai eu des patients qui étaient enseignants, je ne parle pas des enseignés, enseignés nous le sommes tous, mais j'ai eu des patients qui étaient des enseignants et j'ai pu être admiratif et être stupéfié par l'érotisme qui pouvait envahir la procédure, je veux dire cette façon de faire entrer dans le corps des chers bambins, les règles indispensables du savoir, et comment leur propre vie à ces enseignants est entièrement organisée par cette relation avec la culpabilité, les délices de la faute, toutes les punitions que mérite la faute, enfin je veux dire une économie psychique mise entièrement sous le signe de cette intervention, y compris d'ailleurs de la part de ces enseignants avec leurs propres enfants.

Je crois que ce que je dis ne fait que rappeler ce qui a dû effectivement vous solliciter les uns et les autres à un moment ou à un autre, c'est-à-dire effectivement ce parfum érotique inattendu ; ces émotions qui peuvent être liées à la relation éducative et qui méritent, je crois d'être connues comme telles. Vous n'avez pas l'air de trop..., je ne vois aucun projectile partir vers cette table. Moi, je suis, quand j'ai des patients comme ça, je suis chaque fois stupéfait. Je ne crois pas que ce soit tellement décrit parce que, effectivement, c'est un érotisme qui est habituellement

tellement sublimé.

C'est une relation qui se veut tellement pure ; alors que, comme vous savez, chez les Grecs ce n'était pas pur du tout cette dite relation ; non pas de la part de l'esclave qui était enseignant car lui c'est un esclave, il était à faire ce travail. Mais je veux dire dans la relation d'un homme d'âge mûr et puis son giton, son jeune préféré qu'il était chargé d'éduquer, il considérait qu'il était normal qu'il l'éduque, il faisait son éducation, son éducation d'honnête homme. C'était, comme nous le savons, là c'était pas sublimé, c'était de la *pureversion*. Bon. Donc avec l'enseignement, quelque chose qui à mes yeux mérite tout à fait d'être rangé dans cette catégorie.

Quand Madame de Warens a donné sa fessée au petit Jean-Jacques Rousseau, c'était pour des raisons de manquement à l'éducation et, comme vous le savez, lui-même, lui-même qu'est-ce qu'il a fait, il a écrit l'*Emile*, c'est-à-dire quoi ? C'est ça (110) qui est magnifique, c'est-à-dire un mode de rapport au savoir où le précepteur n'y est pour rien et il est également admirable de se rappeler que l'*Emile* est un livre qui guide toujours les principes de l'enseignement, c'est un livre, ce livre d'un type génial et complètement fou, complètement paranoïaque, un livre qui continue à régir les principes de l'enseignement, les principes de l'éducation. Donc, mais laissons. Laissons d'autant que...

Il y a un autre truc, alors celui-là, il n'est jamais..., c'est une pathologie très singulière et qui je ne crois pas du tout qu'elle soit clairement individualisée dans sa structure, c'est la pathologie du joueur. Ça, c'est autre chose. Ce n'est pas du même ordre. Mais le joueur, c'est quelqu'un, comme vous le savez, qui passe son temps d'une certaine manière ce n'est pas tout à fait le *Fort-da*, ça consiste à jouer, ça consiste à engager une mise modeste et puis à attendre en retour le gros lot. Et le problème c'est, comme vous le savez, quand ça a fait retour, le gros lot, vous ne pouvez pas vous arrêter, vous ne pouvez que le remettre en mouvement.

Je veux dire que ce qui compte chez le joueur, c'est moins le bénéfice matériel, il n'y en a pas de toute façon de bénéfice matériel puisqu'ils remettent toujours ça en jeu, mais c'est le principe. C'est de parvenir à mettre en évidence à trouver la martingale qui ferait ceci c'est que ce que vous donnez c'est trois fois rien et ce que vous avez en retour c'est tout, c'est-à-dire, comme vous voyez un principe qui est exactement l'inverse de celui de la castration parce que avec la castration vous renoncez à la sexualité infantile c'est-à-dire à une jouissance qui n'est pas du semblant et ce que vous avez en retour, c'est un accès à la vie sexuelle, à la sexualité, à la génitalité mais au prix que je viens de dire, c'est-à-dire d'une perte irréparable.

C'est pourquoi la dépression effectivement est au principe, je l'ai déjà dit ailleurs, est au principe de notre organisation, de notre humeur : nous sommes fondamentalement déprimés par cet événement originel, cet événement de naissance subjective et voilà que chez le joueur, eh bien, lui, il cherche le truc, il cherche à réaliser l'opération inverse et ce qui compte pour lui, comme je vous le disais à l'instant, ce n'est pas du tout les millions qu'il pourrait empocher et qui pourraient lui permettre de prendre sa retraite. Pas du tout, ce qui compte pour lui, c'est de vérifier, toujours de vérifier que ce tiers – parce que ça met en jeu un tiers, c'est une forme d'ordalie, le jeu – eh bien, que ce tiers, il l'a trouvé, le vrai, le bon, pas le tiers privateur mais le tiers donateur, le tiers, le Père Noël, là, il l'a et il faut qu'il aille vérifier chaque fois qu'il est toujours là. Angoisse, s'il ne peut aller jouer, s'il est interdit de casino, et s'il n'est pas allé vérifier qu'il est toujours là. Et c'est important pour lui, ça provoque chez lui de l'angoisse.

Et à ce propos, une remarque encore, c'est que le pervers comme ce joueur que je viens d'évoquer mais dont je dis bien qu'il n'est pas tant attaché à l'objet apparent, c'est-à-dire le gros lot, qu'à la présentification de ce tiers enfin donateur, mais il y a (111) dans la perversion, dans toute perversion un phénomène d'addiction, d'addiction à l'endroit de l'objet. Et vous savez que si un pervers est privé de son objet, c'est la panique, c'est l'angoisse. Et si je vous le fais remarquer maintenant à ce moment-là de notre parcours et au moment..., c'est pour signifier combien chez le joueur l'objet, ce n'est pas le gros lot, c'est pour ça que nous ne comprenons pas son attitude qui paraît irrationnelle, ce n'est pas ça son objet, l'objet du joueur c'est ce tiers supposé dans le grand Autre, ce tiers donateur. Enfin, il a percé le mystère, il a percé l'accès. Donc cette remarque concernant l'addiction n'est aucunement réservée au toxicomane ; la remarque concernant l'addiction nous éclaire.

Avant de conclure, je voudrais vous faire encore une remarque et qui est la suivante et qui, elle, traitera du problème du clivage du moi, *Ich-Spaltung*, Freud a porté l'accent sur la division, la *Spaltung du Ich* à propos de la perversion c'est-à-dire comment peuvent coexister, hein, deux personnalités complètement opposées, une personnalité morale, sociale, etc., et puis de façon qui semble complètement distincte apparemment, une personnalité perverse. Bon.

C'est ce problème qui nous mettrait sur la voie de ce que l'on appelle, qui est un sujet que les psychanalystes étudient rarement mais nous l'avons mis à l'étude du programme de notre Association pour des journées qui doivent avoir lieu à Turin, je ne sais pas quand l'année prochaine au mois de mai ou de juin : le problème de la conscience. Qu'est-ce que c'est que la conscience ? Pas facile, pas évident d'y répondre, nous qui semblons tellement avertis de ce que ce serait l'inconscient, la conscience qu'est-ce que c'est ?

Eh bien, à propos de ce clivage du Moi le chemin que je tenterais de suivre pour essayer de m'informer là-dessus, ce serait de dire : la conscience, c'est l'ensemble de ce à quoi nous disons non ; c'est l'ensemble de ce que nous refusons. Non ! La vigilance opérée par la conscience c'est ce à quoi..., c'est l'organisation qui veille, n'est-ce pas, à tout ce à quoi nous disons non. Mais le problème, c'est que ce à quoi nous disons non, par un mécanisme que vous soupçonnez très bien, c'est ce qui va constituer, organiser le désir, le prototype en étant ce fameux objet petit a. L'éducation nous apprend, cet objet petit a, à lui dire non et au point que nous avons ce sentiment dont il faut parler à propos de la perversion, c'est-à-dire ce dégoût qui nous vient si quelque chose de cet objet petit a réapparaît dans le champ de la conscience, hein, défense par le dégoût.

Mais ce à quoi nous disons non, donc n'est pas absent..., réduit à néant pour autant puisque c'est ce qui va au contraire venir organiser le désir c'est-à-dire c'est ce qui, ce à quoi dans ces moments où nous accordons – moments en général relativement brefs par rapport au temps accordé à la conscience – mais où nous accordons un accès à la jouissance sexuelle, ce moment où nous disons oui audit objet quitte, comme je le disais tout à l'heure, au dernier moment à conclure par : « Ah ! eh bien, non ».

(112) Mais cela veut dire, comme vous le savez tous, que plus il est dit non, c'est-à-dire plus un sujet est rigoureusement moral, plus il est harcelé par des désirs abominables. C'est l'éternelle souffrance des mystiques ou aussi bien la souffrance de l'obsessionnel. Ce qui fait donc que ce clivage de la personnalité, ce qu'on appelle la *Spaltung du Ich*, nous pouvons peut-être maintenant l'entendre autrement. La *Spaltung* n'est qu'apparente, elle se fait au niveau

imaginaire parce que le sujet de la conscience, celui qui parle dans la vie quotidienne et qui parle de lui, qui expose ses idées, ses sentiments, etc., et ce sujet-là, il faut bien le concevoir comme ça habituellement ce n'est pas le sujet du désir, c'est le sujet, c'est le moi qui parle à ce moment-là, c'est-à-dire la représentation que le sujet se donne de lui-même, la représentation honorable, flatteuse, avantageuse, agréable, pas dégoûtante. Mais que ce qui se manifeste dans l'expression du désir, là, c'est ce sujet, dont je me permets de vous rappeler qu'il n'a pas le droit de parole, je veux dire qu'il parle tout seul et sans que je le veuille et pas forcément par ma bouche car il peut parler par mon corps.

Il ne faut pas quand même oublier que ce sujet, ce sujet du désir, je ne peux aucunement prétendre devant vous par exemple vous dire : « Voilà je vais maintenant, maintenant je vous ai parlé, c'est mon Moi qui vous a parlé et maintenant vous allez écouter mon ; à lui maintenant de se faire entendre ». *Wo es war will ich werden*. Ce n'est pas possible que *Ich* vienne à la place du *Es*. Ce qui parle comme désir dans un sujet s'articule en lui et depuis un lieu où il ne peut venir dire « Je », hein ? C'est pourquoi, Lacan, vous savez sa prosopopée : « Moi la vérité je parle ». Ça parle en chacun depuis un lieu qui lui est énigmatique, ça parle, le désir, le désir se parle en lui, le fait parler. Donc quand on parle de clivage du Moi chez le pervers, il faut je crois là introduire cette restriction et donc être beaucoup moins surpris de ce divorce apparent entre un moi social, le moi de la conscience et puis ce qui peut venir à se parler chez le même sujet depuis ce qui chez lui est le lieu du désir. Et, comme nous le savons, ce n'est pas, il n'y a pas de clivage entre eux puisqu'il y a complémentarité, la seule chose à admettre étant que, plus vous voulez être rigoureux, voilà, plus vous êtes embêtés.

Voilà une des choses... je crois quand même que si le psychanalyste devait être hygiéniste à ses heures, eh bien, voilà quand même quelque chose qu'il pourrait de temps en temps rappeler, justement à tous ceux qui ont charge d'éducation.

Alors, maintenant, le tout dernier mot en dix secondes. Est-ce que l'on peut guérir d'une perversion ? Quand on est pervers, est-ce qu'on s'en sort ? Il est évident que la perversion comme je crois vous l'avez entendu en cours de route, c'est une défense contre l'angoisse, contre l'angoisse, non pas de la castration du grand Autre mais le fait que, dans le grand Autre, il y a un manque à jamais irréductible. Et il comble ce manque par cet objet petit a et à partir de l'idée que cet objet petit a est (113) l'objet de la jouissance du grand Autre, eh bien, il veut se l'approprier, puisque c'est l'objet de la jouissance qui plaît au grand Autre, c'est moi qui me le garde, c'est moi qui le veut. Donc la perversion comme défense, comme défense contre le manque dans l'Autre, le fait que l'Autre n'est pas un partenaire. Ça, le pervers a besoin que le grand Autre pour lui soit un partenaire. Ce qu'il ne supporte pas c'est l'idée que le grand Autre s'en balance, alors qu'il a toujours besoin d'un témoin qui puisse être offusqué, un témoin à qui il puisse dire : « Tu vois, hein, je t'ai bien eu, j'ai pas peur de toi, etc. » ; il a toujours besoin un peu de violer quelque pudeur, comme ça, chez un tiers. Bon.

Alors, est-ce que par une cure psychanalytique on peut en guérir ? A vrai dire, ce que je sais, la seule chose que là-dessus je puisse savoir, que je puisse répondre, c'est qu'on peut par une cure analytique prendre à l'endroit de sa perversion une position de sujet, c'est-à-dire qu'on peut par une cure psychanalytique gagner cette extériorité par rapport à son symptôme, c'est-à-dire ne plus en être le serviteur absolu, car c'est ça ce qu'on demande à un serviteur, d'être un pur instrument mais le pervers lui-même est un pur instrument de sa jouissance, il est un pur instrument, il s'instrumentalise lui-même, pas seulement le partenaire.

Donc par la cure, ce qui est certain, moi, ce que je peux dire, ce que j'ai pu vérifier, c'est la possibilité donc pour un pervers de trouver cette extériorité subjective à l'endroit de son symptôme, c'est-à-dire, et c'est ça qui est important, plus important, c'est que ça lui donne l'accès à un fantasme puisqu'il peut se situer là en position de sujet par rapport à ses propres symptômes, ça peut lui donner l'accès à un fantasme qui n'est plus pervers, c'est un fantasme ordinaire, le fantasme du névrosé.

Alors, est-ce que l'acquis de ce dispositif, c'est-à-dire de pouvoir être extérieur à son symptôme, est-ce que ça peut permettre de s'en détacher, je n'en sais rien, je le sais d'autant moins que toute tentative de la part de l'analyste qui voudrait aller en ce sens serait forcément inadéquate d'un point de vue éthique, je veux dire, l'analyste ne peut pas se poser en éducateur. Mais, en tout cas, ce que je vous évoque, ce que je vous dis, est vérifiable, est possible. Et je crois que la poursuite d'une réflexion sur ce point – peut-on guérir d'une perversion ? – me semble-t-il, devrait passer par la mise en place que j'évoque. Voilà.

*
* *

–Didier de Brouwer : *Vous avez parlé de la mise en place du fantasme à 18 mois, moi, je l'avais entendue du côté de la mise en place du fantasme dans sa généralité et non pas de la mise en place d'un fantasme singulier, est-ce (114) que c'est ça qu'il fallait entendre ? Parce que en vous entendant par après, j'ai cru comprendre, par exemple, la question de l'homosexualité, c'est décidé déjà à ce moment-là.*

Le problème du fantasme, c'est qu'il conjoint la plus grande généralité à la plus extrême singularité. C'est son paradoxe. La plus grande généralité puisque sa formule ne se prête à aucune fantaisie, c'est-à-dire que c'est comme ça et que les possibilités qu'il donne sont en nombre limité. Alors ensuite, à la plus extrême singularité puisque chaque sujet se vivra comme, du fait même de la mise en place de cet au moins un, dont il se supporte, n'est-ce pas, par l'intermédiaire du fantasme, chaque sujet se vivra comme singulier, se vivra comme unique et vivra son propre cheminement quant au désir comme singulier. Et, comme vous le savez, l'un des grands problèmes du pervers, c'est de pouvoir vérifier – ça aussi c'est un de ses traits, ça fait partie de son prosélytisme – que justement c'est une singularité, ça c'est la sienne, qui existe aussi chez autrui, je veux dire, que le pervers a besoin au moins de partenaires, sinon d'un club et cela afin de vérifier, c'est-à-dire de trouver appui chez un semblable, parce que le fantasme pervers abolit la dimension du petit autre, le réduit à l'état d'instrument et du même coup il s'en suit une inquiétude quant à cette singularité, je veux dire si vraiment elle est aussi singulière que ça, est-ce qu'elle est vraiment valide ? Nous avons toujours besoin de vérifier chez autrui nos dispositifs privés et particulièrement le pervers ; et donc une érotisation chez le pervers sera celle même du moment où il découvre chez autrui une perversion possible, identique ou la possibilité qu'il a de pervertir, de même façon qu'il l'est lui-même, de pervertir ce petit autre, donc que cette possibilité existait déjà. Alors, le problème, si vous voulez, du fantasme c'est donc qu'il est à la fois, il mêle... , ça a des conséquences dans notre conception de la cure, puisque le fantasme c'est ce qui vient mêler, je dis bien une fois encore, la généralité la plus grande, la structure du fantasme est littérale, elle n'est pas signifiante, c'est pour ça que Lacan l'a écrit comme un pur mathème. Les signifiants, ça s'interprète, chacun l'interprète à sa façon, rêve à sa façon, mais un mathème, c'est comme ça, pas autrement. « a », c'est pour cela que Lacan l'écrit, c'est donc à

la fois une procédure extrêmement générale et celle qui autorise des singularités, mais qui sont elles-mêmes fort connues puisqu'elles constituent des groupes cliniques, par exemple, l'homosexualité puisqu'on la place à ce moment-là, elle est singulière par rapport à la généralité mais elle ne peut être, que faire partie d'un groupe qui est lui-même assez répandu. Est-ce que j'ai répondu, je ne suis pas certain, à votre question ?

–Didier de Brouwer : *Est-ce que ça signifierait que l'enfant futur pervers, si je puis dire, est moins pervers polymorphe que les autres enfants ?*

Oui, ça c'est vrai. Je le crois. Je crois que c'est un enfant précoce, oui. Je crois que c'est un enfant précoce. Et sûrement, sûrement, il est moins polymorphe que les(115) autres, c'est-à-dire quoi ? C'est-à-dire que très précocement il a perçu le risque attaché à la dimension phallique, au phallus comme référent et que d'emblée, il y a répondu. Et tout de suite, il a fermé l'affaire, je veux dire, tout de suite il a fait une option, c'est-à-dire qu'il y a là sûrement un refus très précoce de la castration.

–Christian Dubois : *Par rapport à ce caractère polymorphe précisément, comment peut-on rendre compte, je veux dire dans un exposé plus théorique, de ce caractère polymorphe ? Est-ce que ça ne dépend pas aussi de la capacité de l'Autre, ou de celui qui est en place de grand Autre, d'avoir à l'égard de l'objet justement un certain, je dirais, détachement qui fait que c'est ça mais aussi pas ça, qui fait qu'il s'agit d'un jeu ? Vous avez fait allusion à ça, que l'on a généralement la sagesse de considérer que la sexualité infantile est un jeu. Est-ce que le caractère polymorphe est lié à cela, au fait de pouvoir considérer, justement que c'est un jeu ?*

Alors c'est ..., vous avez raison, c'est important cette question de jeu, c'est aussi pour ça que je parlais tout à l'heure de ce que c'est que le jeu, n'est-ce pas, de ce qui passe pour le joueur, puisque c'est vrai que la sexualité infantile est d'ordre ludique mais je crois que le caractère polymorphe est surtout lié à ceci, c'est qu'il n'est pas à l'endroit de l'instance phallique dans une position de responsabilité, dans une position de devoir, dans le souci d'avoir à l'endosser et d'une manière qui l'amènerait à renoncer à ses objets, ce qui fait donc, c'est un peu ..., il reste un peu dans une position de jongleur, si vous voulez, avant qu'il y ait une espèce de main qui en quelque sorte, vienne attraper toutes les balles n'est-ce pas ; donc, il peut parfaitement être dans une sorte de ..., ce qui est peut-être aussi un défi à l'endroit de cette menace qu'il a comprise, eh bien, il a donc la possibilité de répondre à ladite menace, qu'il a comprise, sinon il n'y aurait pas de mise en place précoce de fantasme pervers ; il a la possibilité de répondre à la menace, bah, en jonglant avec les divers objets propres au fantasme sans élection particulière, comme si donc le caractère unique de cette élection que met en place la prévalence du phallus, puisqu'à ce moment-là, ce sera tel objet et pas tel autre, ce polymorphisme est perdu à ce moment-là, ce caractère unique ne tenait, je dis bien, qu'au caractère *un*...

(...) de l'objet petit a dans le fantasme adulte comme si là il ne pouvait y avoir si la main, pour reprendre cette image, qui vient de saisir des balles, comme ça, avec lesquelles l'enfant jongle, est *une* alors du même coup c'est comme si un objet maintenant perdu ne pouvait qu'être *un*, il y a une opération qui me paraît propre au mécanisme du signifiant bien que, c'est vrai, elle paraisse arbitraire. Enfin, tout ça l'est.

–Etienne Oldenhove : *Vous avez insisté sur l'amour du traumatisme dans la(116) perversion : comment le distinguer de celui qui est souvent patent également dans l'hystérie ?*

Quand il y a dans... , nous sommes ainsi faits que lorsque chez une hystérique se manifeste dans la réalité un attachement au traumatisme, on a tendance, nous sommes enclins à parler de tendance perverse, à ce moment-là. Ce qui reste de la différence, c'est que c'est un amour qui fonctionne dans un fantasme qui est hystérique c'est-à-dire qui est là dans la quête d'une castration, de cette castration qui a fait défaut et qui va jusqu'aux possibilités de mutilations, etc. Alors que le coup du sadique ou donné par ce sadique fonctionne dans une économie libidinale tout à fait différente ; ce n'est donc pas du tout la même jouissance. De même, le coup cherché par le masochiste. Ils ne jouissent pas du tout de la même façon, outre le fait que chez le sadique c'est une procédure inévitable, obligée, alors que chez l'hystérique, ça n'est que, le plus souvent, ça n'est qu'un élément de la panoplie, quoi, un élément du tableau, un élément possible, même s'il peut bien sûr avoir des conséquences fâcheuses.

–Anne Oldenhove-Calberg : *Dans la foulée de ce que vous venez de nous dire, qu'est-ce qu'il en serait alors de la perversion féminine, puisque si je vous ai bien entendu, quand vous parlez du pervers, vous parlez plutôt au masculin ?*

Oui, oui, écoutez j'en parle au masculin, c'est vrai, vous avez raison de le souligner parce que c'est vrai, votre remarque vient tout à fait à point, parce que s'il est vrai que c'est à partir de la mise en place du fantasme que s'organisent les perversions, la mise en place du fantasme est une opération qui donne avant tout accès à la virilité, c'est-à-dire qui relève de la castration. Vous avez donc tout à fait raison de souligner que chez une femme, ce que vous venez d'évoquer peut s'offrir comme, effectivement dans cette recherche de coups, comme simulacre, simulacre de perversion, ce serait toujours le pseudos, le pseudos hystérique et si l'on devait parler de la perversion chez les femmes, eh bien, je crois qu'il faudrait ouvrir un autre chapitre qui ne serait pas facile, pas facile, pas évident. Mais qui serait intéressant. Peut-être que si un jour on est assez culotté pour le faire (rires) oui, ce n'est pas le fétiche japonais de tout à l'heure (rires), mais c'est vrai que ce n'est pas le genre de sujet, ce n'est pas le genre de thème que spontanément, vous voyez c'est toujours le problème du fétiche, ce n'est pas le genre de sujet qu'on a tellement envie, auquel on a même tellement envie de réfléchir. Il y a sûrement pas mal de résistances de ce côté-là.

–Eliane Vandieren-Pirard : *Question inaudible.*

(117) Absolument, et d'ailleurs quand j'ai dit enseignant c'était en réalité des exemples auxquels je me référais dans ma pratique, c'étaient des enseignantes. C'est vrai, ce serait sûrement un mode d'accès pour parler de la perversion féminine mais vous voyez ce serait du même coup plutôt parler de la perversion, ce n'est pas la même chose, maternelle. Et sans doute, y compris depuis la position de l'enseignante. Perversion maternelle c'est-à-dire de quelqu'un qui sait que cet enfant est séparé d'elle, doit se séparer d'elle mais qui joue donc la carte d'un refus, d'un refus de le lâcher. Et qui traite donc son enfant, comme ça se voit, qui traite donc son enfant comme objet petit a. Lacan, et vous voyez c'est à propos de votre remarque, que vous sentez l'opportunité de sa réflexion là-dessus, souligne que dès la naissance entre une mère et un enfant, il y a perte de l'objet petit a, c'est drôle, hein, qu'il ait veillé à cela, je veux dire, sous la forme du placenta, il dit qu'entre une mère et un enfant, pourquoi le placenta ? Ce n'est pas seulement parce que c'est un objet réel qui effectivement viendra choir, mais c'est bien entendu parce que c'est l'instrument d'une relation fusionnelle directe parfaitement branchée entre une mère et son enfant. Et donc, il suffira donc que la naissance soit faite et qu'intervienne entre une mère et son enfant inévitablement le champ du langage, l'un et l'autre à partir de ce moment-là, la mère parle

à son enfant avant qu'il naisse, mais en tout cas c'est le moment où le langage devient entre eux un médiateur difficile à contourner et que donc à partir de ce moment-là, l'enfant ne peut plus être l'objet petit a de la mère ; autrement dit que ce branchement, cette fusion, ce caractère immédiat de la relation ne peut plus, malgré les efforts de la mère, et l'on sait qu'elle en fait pour ça, quitte à inventer, comme nous le savons, à investir un langage babiche, un langage privé pour elle et pour le gosse. Donc, plutôt parler là de perversion maternelle que de perversion féminine. La perversion féminine, je crois que c'est dans le champ de l'homosexualité féminine qu'elle, qu'on peut le mieux la percevoir, si elle existe, mais je dis bien, il y a sûrement beaucoup de difficultés à en parler.